

Bonnes références exigées

de Chloé Saffy

- Alors ? Pourquoi tu as accepté de me rencontrer ?
- La curiosité, je suppose... L'envie de découvrir ce visage que tu caches avec soin sur tes photos de profil. Les doms n'assument pas autant que nous... Et puis, tu avais l'air de tellement tenir à savoir qui je suis... C'est très flatteur, je pense que tu le sais.
- C'est moi qui suis honoré. Tu dois être très sollicitée par les dominants du site...
- Oui. Mais cela faisait longtemps que je ne l'avais pas été par un homme aussi jeune que toi.
- Je suis d'autant plus honoré. C'est rare qu'une femme de ton âge accepte de faire confiance à quelqu'un de moins de trente ans pour... ce type de relations.
- Heu, du calme. Nous n'en sommes pas encore là.
- Je me doute, sinon tu n'aurais pas choisi un lieu public pour le premier rendez-vous. J'aime beaucoup ton allure. Je suis très sensible à l'élégance, surtout quand elle est discrète.
- C'est pour ça que tu es venu en costume ? Tu sais que tu n'es pas obligé de t'habiller comme ça pour entrer dans le rôle...
- Je ne me sens pas obligé. J'aime ce style, nuance. Ne me dis pas que tu es déçue...
- Je ne suis pas déçue, tu es tout à fait charmant. Ne crois pas que ce soit gagné pour autant... C'est aussi pour ça que j'ai tenu à venir. Parce que l'écrit n'est parfois pas suffisant... C'était plus facile de te le dire de vive voix que de t'envoyer un roman que tu aurais lu en diagonale. J'espère que la patience fait partie de tes vertus, cela va être long.





– J’ai tout mon temps. Tu m’intéresses vraiment.

– Tu voulais savoir si tu es le premier dom bien plus jeune que moi à venir frapper à ma porte ? C’est quelque chose dont je ne parle presque jamais, mais il y a eu quelqu’un comme ça, oui. Il y a presque une décennie de ça...

« À cette époque, j’ai trente-trois ans. Je viens de m’inscrire sur FetLife. Après avoir fréquenté des sites de rencontre SM ennuyeux et protocolaires pendant ma vingtaine, FetLife me paraît rafraîchissant, moderne. Les possibilités offertes sont folles : l’impression de pouvoir tout dire. Tout faire. Tout montrer. Depuis, ça s’est policé... Évidemment, tout ce qui est *underground* se normalise en passant dans le *mainstream*. Mais à cette période ça avait quelque chose de grisant, cette liberté totale dans ce que les gens donnaient à voir d’eux. Sans filtre. Sans garde-fou. J’ai vu des choses que mon esprit n’aurait même pas pu concevoir, avant de les faire défiler toutes crues sur mon écran.

« Je sais ce que tu te dis : que je tiens un discours de vieux con, que je vis dans la nostalgie, et que ma mémoire embellit en ne gardant que le meilleur. J’ai cet orgueil d’avoir connu cette scène avant qu’elle ne devienne une tendance tout juste bonne à alimenter le numéro spécial sexe des *Inrocks*, ou des comptes sexo-éducatifs sur Instagram. J’ai aussi cet orgueil d’avoir été parmi les premières à organiser des *munchs* dans cette ville. Tu connais même le bar où ils ont lieu actuellement, j’ai vu sur ton profil que tu avais répondu *Participe* au dernier qui s’est tenu. Donc imagine-moi plus jeune. Débordante d’enthousiasme, d’excitation, d’envie de transmettre et ravie de participer à la création de rencontres où tout est à construire. On a commencé petit, on était cinq au premier, puis huit, puis douze... Et enfin, on en est arrivés à ce que tu connais : des rencontres à vingt, parfois trente personnes qui boivent des coups, grignotent des tapas et sont assez à l’aise pour parler de se faire fouetter

le cul ou pisser dessus sans jeter des regards honteux alentour. Si je te précise tout ça, c’est parce qu’il est important de comprendre que ce qui te semble aller de soi ne l’a pas toujours été. Tu penses qu’il est facile de se présenter comme dom et d’engager la conversation par ce biais. Tu as tous les outils pour le faire, et c’est tant mieux. Mais garde en tête que ce qui est naturel aujourd’hui exigeait des trésors d’intrigue il n’y a pas si longtemps. Le réel est le premier pas qui te confronte à tes fantasmes...

« ... On était dans un bar un peu comme celui-ci. Un lieu accueillant, assez grand pour offrir une zone intime, loin du comptoir, où l’on pouvait discuter sans imposer aux autres clients le choc de la teneur de ces échanges. À la table que nous avons choisie, nous sommes très proches les uns des autres. Les genoux se cognent, les coudes se frôlent, la distance de sécurité entre les corps se réduit à quelques centimètres. C’est quitte ou double si tu te trouves face ou à côté de quelqu’un que tu ne sens pas. On peut dire qu’on a eu une chance insolente : cette improvisation décidée en un fil de discussion sur le site a vu naître des connivences tenaces. C’est ce soir-là que j’ai vécu le ravissement. En face de moi, il y a ce jeune homme. Vingt ans à peine. Comment puis-je te le décrire sans écorner ton ego ? Peut-être en te disant qu’il était très différent de toi. Une blondeur de miel, des yeux verts en amande avec un je-ne-sais-quoi de perçant, passant de la caresse à la griffe en un battement de paupières. Un sourire creusé de fossettes, un corps grand et athlétique, vêtu d’un simple jean, d’une chemise claire et d’un manteau noir. C’est sans doute parce qu’il était si éloigné de mes canons de beauté habituels que je n’ai pas vu les signes avant-coureurs, et que je me suis montrée avec lui comme je sais l’être en toutes circonstances : courtoise et avenante. Toi, par exemple, tu as tout ce qu’il faut avec ta chevelure brune, ton allure élégante et ce que tu dois dépenser chez le barbier. Quoi qu’on en pense,

je ne suis pas différente de la majorité des femmes qu'un costume bien coupé excite, quand il est porté avec aisance et fierté. Je ne me suis pas méfiée... Son très jeune âge, sa petite gueule d'ange et son intérêt fébrile pour ce qui touche au BDSM, je les ai regardés avec l'aimable clémence des aînés face à leurs cadets. Contrairement à lui, qui avait déjà compris tout ce qui allait se passer entre nous.

— Ton assurance est très séduisante. Il n'a pu que le voir. Comme je l'ai vu. Cela donne très envie d'aller vers toi.

— De l'assurance ? Oui, sans doute... J'avais déjà un vécu que je distillais, jouant des silences et des sous-entendus. Je n'ai jamais été très forte pour dresser des listes de mes désirs, comme ça, tout crus. Ce n'est pas parce que j'affiche certaines de mes perversions à la vue de tous sur FetLife que ça constitue un mode d'emploi de ma psyché. Mes inclinations sont parfois liées à une seule personne... En revanche, il avait bien saisi, en lisant la légende d'une de mes photos, que je ne cracherais pas sur un homme qui soit fétichiste des pieds, sans être soumis pour autant. Un genre de licorne, au même titre que les mecs bi adeptes des plans à trois... C'est parce qu'il a attaqué par ça qu'il m'a intéressée. Même si je ne voyais en lui qu'une possibilité de divertissement. Deux jours avant le *munch*, j'ai trouvé ce mot dans ma messagerie : *Si tu cherches toujours quelqu'un pour ça... je me propose volontiers...*

« Je n'ai pensé qu'à cela, à cette promesse qui planait entre nous pendant qu'on buvait des bières, qu'il me parlait de ses études de droit, des ouvrages de philosophie qu'il aimait lire, et que je renchérisais à propos de littérature et de cinéma. Là, je commençais à le trouver convaincant. Très convaincant. Irrésistible. Je l'ai invité à dîner chez moi la semaine suivante. Il est arrivé avec une bouteille de rouge que nous avons sirotée en bavardant pendant que je cuisinais. Ne t'imagines pas quelque chose de sophistiqué : j'avais fait des pâtes à l'encre de seiche

avec du basilic, des tomates fraîches et des sardines millésimées. Contemple plutôt le ballet de sourires, de silences et de confidences, je suis sûre que tu les connais à la perfection. Ces préliminaires du verbe et ces confessions qu'on livre à demimot dans un regard sans équivoque, retardant le moment de franchir l'obstacle qui sépare de la première secousse. La sensation de fondre au-dedans tout en gardant une contenance, alors que ton sexe pleure déjà à chaudes larmes et que toute ta peau réclame celle de l'autre. Je voulais attendre le plus possible, parce que la première fois, quelle que soit la première fois, on ne la revit jamais. On passe son temps à vouloir retrouver la violence de la collision. Alors on monte en pression pour que l'impact soit à la limite de l'insoutenable. Le premier geste...

« Je suis dans la cuisine, à déposer assiettes et couverts sur la faïence de l'évier, quand il s'approche de moi. Il ne fait rien. Rien d'autre qu'inspirer et expirer, à quelques centimètres de ma chevelure. Je pose ma main sur la sienne. Cela me peine qu'il existe si peu de manières de restituer la déflagration qui se propage dans la rencontre des épidermes et dans un baiser. De ne pouvoir rendre la suavité du premier murmure, de son aveu : *“Je t'ai respiré chaque fois que je me suis penchée sur toi pour te dire bonjour et au revoir parce que j'ai tout de suite aimé ton odeur... et que j'ai eu envie de te baiser dès la fin de la première rencontre.”*

« Ce soir-là, on a fait l'amour pendant trois heures. Cela aurait pu n'être qu'un moment excitant parmi d'autres, le fantasme des treize ans de différence. Où chacun cherche dans l'autre une gentille transgression, dans une haute conscience de cet état de fait. Sauf que cela ne s'est pas passé comme ça. J'ai vu ce jeune homme bien élevé, qui me parlait de cette grande maison bourgeoise où il vivait avec sa mère, son beau-père et ses frères jumeaux âgés de treize ans, devenir un autre. Je repense au moment où il a pris ses marques avec une assurance désarmante... Il m'a allongée en travers du lit, à plat ventre

– comment a-t-il compris d’instinct que c’est l’une de mes, si ce n’est ma position préférée ? Mes cheveux pendaient dans le vide, ses mains sur mes poignets qui me crucifiaient sur le matelas, sa joue qui venait caresser la mienne par intermittence... Et sa queue dans ma chatte, il remontait si fort, si loin entre mes parois. Le basculement ? Peut-être quand il a commencé à alterner la répétition de mon prénom, comme un mot d’amour, et les “Chienne”... Je te vois sourire, parce que ça te paraît évident de faire ça, tu dois penser que c’est la base. Mais non, pour beaucoup, ce n’est pas naturel de prendre une femme avec autorité, et de comprendre qu’elle va perdre pied rien qu’en lui murmurant dans un sourire de plaisir qu’elle est une petite putain. Je me suis retrouvée désarmée et perdue entre ses bras. Je pensais que je pourrais le manœuvrer, parce que, depuis mes quatorze ans, j’ai appris à manœuvrer le désir des hommes et à authentiquement aimer cela. Ce théâtre de la séduction... J’ai toujours espéré que la conquête se poursuive jusqu’après l’abandon. Se tenir à cette fermeté mêlée de tendresse demande une maîtrise que j’ai ensuite retrouvée chez des hommes qui avaient un vécu bien plus substantiel que le sien. La question, c’est plutôt : pourquoi ai-je compris cela chez lui dès la première baise ?

– Et ton mari ?

– Qu’est-ce que mon mari vient faire là-dedans ?

– Si je t’ai bien lue, tu étais déjà avec lui à l’époque. Il était absent quand tu te rendais à des *munchs* ? Il te laissait faire sans te poser de questions ?

– Mon mari sait tout ce que je fais, comme je sais tout ce qu’il fait. On ne se raconte pas toujours les détails, mais nous nous transmettons l’essentiel : sommes-nous toujours heureux dans cette vie que nous nous sommes choisie à deux ? Il était présent à ces deux *munchs*, il a été le témoin privilégié de cette histoire. Parce que si ce jeune homme m’a regardée dès le départ avec

respect et désir, il y a inclus mon mari et notre couple. Il avait autant envie de me soumettre que de nous baiser l’un et l’autre. Et quand il a compris que nous lui tendions les bras avec cette vie libertaire à laquelle il rêvait de toutes ses forces sans avoir osé y aller, il a plongé...

« ... C’est arrivé dès le deuxième rendez-vous. La première fois qu’il était venu, mon mari m’avait laissé l’appartement en dormant chez une amie, car rien ne l’amuse tant que de me savoir faire l’hôtesse auprès d’un amant, rien ne l’attendrit davantage que ce moment où j’incline le visage et cache derrière mes doigts mon sourire niais de midinette, qui se dessine quand un homme me plaît. Là, ma gueule d’ange avait explicitement demandé que nous dînions tous les trois, et mon mari comme moi en étions très heureux. Il arrive vers 20 h 30. Ce garçon, ayant reçu une bonne éducation bourgeoise, s’excuse platement de son retard, mais dépose une amandine aux poires d’un pâtis-sier réputé sur mon plan de travail. Peu familier des effusions, il avoue d’une voix posée combien il est heureux de nous revoir et d’être là, chez nous. J’ai préparé un poulet en cocotte avec légumes du marché, une salade de fruits et des sablés au citron maison, désormais de trop avec le dessert qui patiente dans sa boîte en carton. Il y a de la bière blanche pour démarrer l’apéro et un cabernet d’Anjou pour le repas. Je suis troublée, ravie, enchantée. Je vais dîner avec mon petit ami en compagnie de mon mari. Ce repas, traversé de discussions à la fois intellectuelles et intimes, dessine plus précisément ce rapport entre lui et moi, entre lui et nous. Il est mature et très réfléchi, c’est indéniable, et nous ne nous serions guère enthousiasmés pour une jeunesse mal dégrossie. Ses vingt ans le poussent parfois à la provocation tranchée ou aux idées bien arrêtées... J’y réponds avec rondeur, sur l’air de “Non, je ne suis pas d’accord avec toi parce que...”. Mon mari, joueur, ne se départ pas de son sourire en coin, et lance des “Allez, tais-toi, petit con”. Loin de se

vexer, notre invité en rajoute. Nous savons très bien ce que nous représentons pour lui : l'idée selon laquelle vivre en dehors des normes, mais dans un quotidien tranquille et doux, est une réalité, et non une théorie dont on se gargarise pour briller sur les réseaux sociaux.

« Je te vois lever les yeux au ciel : tu penses que c'est par prétention que je dis cela. Laisse-moi te résumer ma ligne de conduite en une phrase : "Je ne revendique rien et j'assume tout." Interprète-la comme tu veux. Ce soir-là, nous prolongeons avec gourmandise le dessert. Il faut repousser le moment de se toucher. Je pose la cadence, cherche des yeux mon époux pour trouver dans son regard le point de bascule. Il va s'asseoir sur le canapé, arguant que le vin lui a tourné la tête. Je quitte la table et glisse à genoux pour venir l'embrasser. Dans mon dos, j'imagine le jeune homme fasciné par ce geste, comme on observe un rouage s'enclencher avec évidence. Je me retourne et, toujours à genoux dans mon jean, je m'avance vers lui. Je tends mon visage, les mains accrochées à ses cuisses, sors la langue. Je suis le trait d'union entre leurs deux corps... En silence, je le pousse à rejoindre mon mari sur le canapé. Très vite, je trouve ma place à genoux entre eux, confortablement assis. Les habits tombent les uns après les autres. Je laisse mon mari déployer l'étendue de sa séduction pour approcher le jeune homme, je sais tellement à quoi il ressemble dans ces moments-là. Comment il module son regard et domine la situation par cette assurance qui jette tant de filles plus jeunes entre ses bras, qui impressionne et aime les hommes. Si tu savais le nombre de ceux qu'il a réussi à tenir en bouche au bout de sa queue, y compris ceux qui jamais n'auraient imaginé sucer une bite avant la sienne...

« Pour l'heure, c'est moi qui ouvre la bouche et passe d'une queue à l'autre, salivant à torrents, savourant la montée des soupirs mêlés. Je relève la tête... Le baiser que je les vois échanger me perfore la rétine. Cet apprivoisement... Je les observe,

attendrie. Émue. Transportée d'une excitation qui percute mon cerveau et fait ruisseler mon sexe... Nous sommes entièrement nus tous les trois. C'est excitant, oui, mais très inconfortable de rester comme ça à genoux. Ça serait mieux si nous passions dans la chambre, non ? Je m'en souviens, c'est l'album *Unknown Pleasures* de Joy Division qui tournait... Je me souviens aussi de cette sensation d'être au centre de la scène. Comme si j'avais un statut à honorer...

« ... Ne va pas imaginer des figures spectaculaires ou des performances cinématographiques. Ici, il était plus question d'un enhardissement progressif afin que chacun trouve sa place. Il me reste de ces heures des images décousues... paradoxalement très vives. Me voici allongée sur le dos, mon mari vient entre mes cuisses pour boire tout ce qui s'écoule, ces flux et reflux de mouille, pendant que, la bouche moelleuse et grande ouverte, je suce le jeune homme. Je ne suis pas ouverte, non. Je ne suis que béance, tendue en un mouvement perpétuel dans l'attente de leurs queues. Quand mon mari me prend enfin, dans cette position alanguie que l'on nomme missionnaire, le jeune homme resté en arrière saisit mon pied. Son regard déborde de gourmandise pendant qu'il commence par sucer le talon, avant de remonter sur la plante du plat de la langue. Quand il arrive sur mes orteils, passant la pointe de la langue sur les jointures des phalanges avant de les prendre entièrement en bouche, je jouis. Instantanément. Tu vois ce genre d'orgasmes qui arrive très vite mais paraît durer une éternité ? Parce que, au lieu de te foudroyer, il t'élève et te fait planer dans un cocon de moiteur qui t'enrobe de la pointe des pieds jusqu'au sommet du crâne...

« J'ai oublié certaines choses, mais pas celle-ci : je suis à quatre pattes sur le lit. Les draps sont humides, une odeur marine monte autour de nous. Nous transpirons comme des gladiateurs, je sens la queue de mon mari glisser entre mes parois tellement dilatées que je lui demande s'il me sent encore dans

ce flot dégoulinant. Il rit en s'accrochant à mes hanches, claquant mon cul et m'ordonne de me concentrer sur le jeune homme en face de moi. Qui ne débande pas et me donne à sucer une queue toujours plus arrogante, privilège des garçons de son âge, et circoncise. Des sons de clapotis accompagnent mes gémissements, ma chatte noyée, ma bouche inondée... Jusqu'à ce que le jeune homme, me tenant par les cheveux, sorte son membre scintillant de salive et en essuie le trop-plein sur mes joues... Je sens mon mari se tendre et jouir, me remplir jusqu'au dernier râle, au point de s'affaisser sur mon dos, se retenant d'une main au matelas, de l'autre à ma gorge. Il souffle : "Je n'aurais pas dû regarder sa bite, ça m'a fait partir..." Nous nous sommes effondrés dans un fou rire, tu ne peux pas imaginer... Et plus tard, alors qu'on fumait et buvait, allongés dans la lumière rouge, en alternant le vin et l'eau fraîche, le jeune homme nous a regardés, et bondissant presque d'exaltation s'est exclamé : "Vous vous rendez compte ? Vous m'avez dépuclé ! Première fois à trois et première fois avec un homme !"

– Tu me racontes ça parce que tu veux que je discute avec ton mari les conditions pour mener une relation avec toi ? Il n'y a aucun problème, je suis très respectueux.

– Je sais bien que tu es respectueux. Je te raconte ce moment parce que ce qui se passait était loin d'être linéaire, il n'y avait pas de cahier des charges, ni de plan. D'ailleurs, ce soir-là, mon mari a dormi dans notre chambre... et moi avec le jeune homme. On avait un deuxième salon en mezzanine, pourvu d'un lit deux places. Pour accueillir les amis... ou les amants de passage. Il était hors de question de le renvoyer chez lui...

« ... Personne n'en avait envie. Sous la lumière tamisée, je fonds entre ses bras, lui m'embrasse et me caresse la peau avec une exquise sensualité. Tant de suavité et d'attention chez quelqu'un de si jeune... Oui, je sais, j'insiste beaucoup sur son âge. Mais sois franc avec moi : était-il naturel pour toi à vingt ans de caresser

une femme des pieds à la tête, en n'oubliant rien de ses valonnements, d'aller jusqu'à lécher le creux de ses aisselles ou de ses genoux sans te soucier une seconde de sa gêne, pour ne lui laisser que la surprise de ce plaisir sans précédent ? Oh, il savait très bien ce qu'il faisait. Imagine-moi étalée sur le matelas, frissonnant au moindre effleurement, le regard à la renverse, la bouche entrouverte... Que crois-tu qu'il a pu se passer ? Il a vérifié où se trouvaient les capotes. Et il m'a coincée sur le matelas. Je l'ai vu changer en quelques secondes. Son regard s'est agrandi jusqu'à la noirceur quand il a enfilé ce dont il avait besoin avant de saisir mes poignets et de les bloquer, tout en ouvrant mes cuisses avec les siennes d'une simple poussée. Je l'ai senti investir ma chatte, s'y installer avec une confiance en lui, une assurance...

« Chaque soumise ne vit que pour sentir cette autorité de la personne qui sent qu'elle est autorisée à le faire sans avoir besoin de demander une permission. Au fond, que tu sortes une cravache, des liens ou uniquement ta queue, ce qu'on cherche, c'est la même chose : tomber dans le gouffre de la reddition. En cet instant, c'est exactement ce qui se passe. Son regard change de texture : j'y lis une promesse de danger, de bouillonnement. Une voracité palpable à laquelle je ne peux me soustraire. Quand je veux fermer les yeux, quand je détourne le regard, il me gifle. Quand il reconnaît ces geignements annonciateurs de l'orgasme, cette accélération du souffle, sa main me bâillonne. Il continue à aller et venir en moi, et lance : "Tais-toi. C'est moi qui décide quand tu pourras jouir. C'est clair ?" Et moi qui feins de ne pas comprendre en répondant "Et sinon quoi ?", je reçois une autre gifle. "Pourquoi tu poses ce genre de questions ? Obéis. Ou j'arrête de gifler gentiment." Son extraordinaire endurance transforme ce moment en épreuve. La plus merveilleuse des épreuves. C'est aussi ça, la marque du dominant : celui qui ne laisse filtrer aucun signe de fatigue, de fléchissement,

et qui tient la barre pour que tu puisses faire sauter tes verrous, et te laisser aller au vertigineux désir de capituler. Dès qu'il me sent proche de jouir en dépit de tous mes efforts à ralentir mon souffle, il me recadre. Ses doigts s'enfoncent dans ma bouche, un *ttt-ttt-ttt* claque pour signifier que non, il n'en a pas fini avec moi. Je me gonfle de sanglots contenus, je les sens cogner derrière ma cage thoracique, perdue dans ce cercle où il m'a enfermée avec lui. Quand la tentation de jouir revient en exquise douleur, quand je tente d'accélérer le mouvement de mon bassin pour précipiter l'orgasme, il cesse de bouger. Sans colère, mais sans indulgence. À la deuxième tentative, il cesse et lâche avec flegme : "Il n'y en aura pas de troisième, tu sais. Si tu recommences, non seulement j'arrête, mais je pisse à l'intérieur." Cette phrase aurait dû me dégoûter, me faire sortir du cercle... C'est l'inverse qui s'est produit. Comme une porte ouverte avec fracas dans mon cerveau. Ce composite de peur, de plaisir, d'attente... Les nerfs dressés, toute ma peau en courroie de transmission entre son désir et ces abysses qu'il ouvrait en moi... Il a très bien su voir le moment où je tanguais entre la détresse et la lumière. Et il a su se relâcher au bon moment pour me dire : "Maintenant. Tu as le droit de jouir. Je le veux." La gratitude que j'ai éprouvée alors... Il a repris son mouvement, et cette queue qui ne faiblissait pas... Le temps que je me remette au diapason, je me suis raccrochée à lui et là c'est venu. Cette sensation de chaleur, de soulagement, de joie pure. J'ai joui... comme une aliénée. Lui était passé au-delà, il lui a fallu s'arracher de moi pour y arriver. Il n'a eu qu'une demande, qui sonnait comme un ordre... "Je veux jouir sur toi. Sur ton visage." Et il m'a enduite, bouche, joues... Jusque dans mon cou.

« On a tenté de dormir... Même dans le sommeil, nous nous sommes cherchés toute la nuit, quelque chose de primitif dans le besoin de ressentir, l'odeur, la peau. Je pense qu'on était déjà obsédés l'un par l'autre. Je me suis levée quand j'ai entendu mon

mari se faire un café, et je l'ai rejoint pour l'embrasser juste avant qu'il ne parte au travail. Je n'arrivais plus à dormir, alors j'ai pris un petit déjeuner en lisant... J'ai fait un café au jeune homme quand il s'est réveillé, et j'ai dû le laisser partir pour rejoindre ses obligations familiales. Mais juste avant que je n'ouvre la porte, il a glissé une dernière fois ses doigts entre mes cuisses pour me caresser, puis les sortant, il les a délicatement respirés avant de me les donner à sucer...

– Mais toutes ces photos que j'ai vues sur ton profil, attachée par des cordes ou des menottes en cuir, en train de baver par terre ou d'exhiber des marques de fouet... Ça ne venait pas de ton mari ? Tout ça, ce n'était jamais arrivé avant le jeune homme ?

– Je n'ai pas de rapport hiérarchique avec mon mari. C'est mon partenaire, mon coéquipier, ma vie. Tu en connais beaucoup, des hommes qui sont assez confiants dans leur virilité pour accepter de voir leur femme perdre la tête dans les bras d'un autre ? D'avoir une telle conscience perverse de cela que ça lui plaît de se faire sucer la bite par le type qui, deux heures plus tard, va baiser sa femme comme la pire des catins ?... Mais pour répondre à ta question : non, ce n'était jamais arrivé. Qu'un homme joue cette partition avec moi sans dévier, sur la longueur, avec cet aplomb déconcertant. Et encore moins que cet homme soit un gamin. D'ailleurs, à partir de là, mon mari a suivi cela de plus loin. Car cette histoire m'appartenait, et cela, il l'a compris avant moi. Ce jeune homme réveillait chez moi quelque chose d'aussi ancien et primitif que le mal d'un pays perdu...

– Tu peux préciser ? J'aimerais comprendre ce qui te rattachait si fort à lui.

– Dans sa bouche, mon prénom était toujours précédé de "ma petite". Même quand il savait qu'il allait me prendre comme une chienne. C'est troublant un homme qui te fait te sentir

petite entre ses bras. Surtout quand tu accueilles cela comme une évidence de toute éternité. Et il était capable de maintenir cet état même dans ses moments d'absence. Tu vois, je collectionne les chapelets. Il a pensé à en acheter un au Vatican et me l'a offert ensuite. Il y a quelque chose en moi qui jubilait de l'imaginer en vacances avec sa famille, en train de choisir cet objet pour la femme qu'il allait défoncer à son retour en France... Il est revenu après ces deux semaines loin de moi avec une bouteille de chianti et un désir animal de me respirer, de s'enivrer de mon odeur. Pendant très longtemps, je n'ai pas porté de parfum. Aujourd'hui encore, je n'en mets qu'en de rares occasions... Je suis chavirée quand quelqu'un me dit que je sens bon et que je sais que cela n'est dû à aucun artifice. Il avait son nez dans mon cou, dans mes cheveux, et il répétait : "Toi... Toi... Tu m'as manqué... Si tu savais..." Nous nous sommes déportés vers le canapé, il s'y est assis, j'ai glissé à terre entre ses jambes, pour frotter mon visage le long de ses cuisses, de son entrejambe, les narines frémissantes. Il a saisi mes cheveux à la racine, et a murmuré : "Ouvre mon jean." Frétilante, les yeux gourmands, j'étais déjà prête à tendre la langue, la bouche pleine de salive. Il me retient par la crinière, relève mon visage vers le sien. Sa langue claque ce *ttt-ttt-ttt* pour signifier que ce n'est pas moi qui décide. Il passe sa queue sur mon visage, elle est déjà tendue comme un arc. Il ordonne : "Sors ta langue." Une goutte perle à la surface de son gland. Je lèche, bonne fille... Et je le suce. Des couilles jusqu'au gland. Cette peau chaude et soyeuse où le sang bat déjà si fort, cet axe de chair. J'ai déjà très, trop envie de lui. Je monte, descends, gorge profonde et ouverte, près du haut-le-cœur sans y tomber et... Il me retient par les cheveux, s'arrache de cet orifice si complaisant. Il se relève, me tient en joue, sa queue pointée vers moi et me demande de me déshabiller et de m'agenouiller sur le canapé, dos à lui, les mains sur le mur. Derrière moi, le chuintement de la ceinture quittant les pas-

sants du jean. Dans mon ventre, à nouveau cet abysse écumant, sirupeux, qui ouvre les replis de mon sexe... Avant même qu'il ne me touche, je commence à trembler et gémir, couverte d'une moiteur d'effroi. Un délicieux effroi. Il s'approche et dégage une chaleur terrifiante. Il passe la ceinture sur mon cou et vient murmurer à mon oreille : "T'as aimé ça, m'exciter à distance ? T'as conscience d'à quel point c'était mal de me faire bander comme ça devant toute ma famille ? Sale, sale petite fille que tu es..." « C'est comme dans ces rêves où l'on cherche à crier et on ne peut pas. J'ai beau ouvrir la bouche et la gorge toutes grandes, rien n'en sort, rien d'autre qu'une expiration ténue. Il vient coincer la ceinture entre mes dents. Et il ordonne : "Lèche..." Je lèche le cuir. Embrasse sa surface. La ceinture est souillée de bave quand il la passe devant mon visage pour la replier, avant de reculer. Il s'arrête. Nos respirations se mêlent, montent en spirale. Un sifflement dans l'air et il abat la ceinture sur mon cul. À cette époque, je n'avais guère le réflexe de compter, et pourtant je sais que ça ne s'est pas arrêté à quelques coups, comme ça, juste pour chauffer la peau et passons à la chambre à coucher. Je sens la brûlure, je sens la giclée si proche au creux de mon sexe, et quand je pense avoir trouvé la cadence, il descend sur la peau si tendre des cuisses pour cingler de plus belle. Je feule de douleur, mais pour rien au monde je ne bougerais de là, terriblement consciente de ma position de récitante en prière. Au bord des larmes et reconnaissante d'être l'objet d'une telle attention. Et puis ce sont mes pieds qui reçoivent ce cycle de coups cuisants, délectables, où les larmes se mêlent à l'euphorie... « ... Plus tard encore, il est assis sur le canapé. Je suis à genoux, dos à lui entre ses cuisses. Je me caresse pendant qu'il travaille mes seins du bout des doigts, les pince et les masse tour à tour. Je me tortille dans ce silence. C'est insupportable d'être cernée par le bruit de mes doigts sur mon clitoris glissant de mouille,

de son souffle à mon oreille, alors je quémande : “Mais dis quelque chose...” d’une voix plaintive. “Que je dise quoi ? Que t’es une salope ? Que tu dégoulines sur le sol comme une pute ? Comme *ma* petite pute ?” Je monte d’un coup pendant qu’il serre mes tétons, les roule entre ses doigts et ordonne : “Jouis... Je te regarde... Jouis maintenant.” C’est venu très vite. La montée, la fièvre, les pieds qui tremblent... ma tête à la renverse entre ses cuisses, mon sexe qui implose. Et sais-tu ce qu’a fait ce jeune homme après m’avoir bercée dans ses bras pour me faire redescendre ? Il a murmuré : “Tu le sais que c’est du jeu, hein ? Tu le sais que je ne le pense pas. T’es pas une pute et je t’aime.” – Il s’est senti obligé de le préciser ? On sait très bien qu’en *aftercare*, le jeu s’arrête pour canaliser le *subdrop*. – *Toi*, tu le sais. Tu t’es documenté : la preuve, tu utilises des termes que je ne maîtrisais même pas à l’époque. Mets-toi à sa place : il apprenait. Plus touchant encore, il semblait sentir d’instinct ce qu’il devait faire. Il n’avait encore jamais été loin comme ça, avec aucune fille. Il s’est senti autorisé à le faire parce qu’il savait que j’allais embrasser cela sans le juger. Et qu’en plus, j’allais en redemander. Cette nuit-là, mon mari dormait chez une amie et j’avais le jeune homme pour moi toute seule, toute la nuit et jusqu’au matin. Que crois-tu qu’il se soit passé après que j’ai préparé – je te jure que c’est vrai – un chocolat chaud au jeune homme pour son petit déjeuner ? Nous nous sommes recouchés, toujours bourrés d’excitation, comme ces gens qui se lèvent complètement saouls parce qu’ils ont trop bu toute la nuit et que la défonce n’a pas eu le temps de s’évacuer. Allongés l’un à côté de l’autre, nous nous caressons mutuellement, mais très vite, le jeu reprend. Il se dresse à genoux, sa queue au-dessus de mon visage et se branle. Je veux le toucher, il y a ce désir sauvage de le renifler, le sentir, mais à chaque fois il écarte ma main et m’en empêche. Mon autre main demeure entre mes cuisses, la rage monte, s’il continue, je ne vais plus en pouvoir de

le voir jouer comme ça, avec son sourire en coin, ses yeux brillants... Je me redresse et le gifle deux ou trois fois. Il ne s’est pas énervé, non. Il a souri, ses yeux plantés dans les miens. Cinq ou six secondes s’écoulent. Et il me gifle à son tour. Plusieurs fois. Et assez fort. Je suis au bord des larmes, mais je lévite, à fleur de chair, dans une conscience acérée de son regard sur moi, de sa main sur sa queue qui enfin gicle sur mon cou et mes seins... Il se rallonge, me prend dans ses bras et me murmure avec douceur : “C’est fini, ma chérie, c’est fini.” Ses mains caressent mes cheveux, sa langue lèche mon cou sali de foutre et de sueur, jusqu’à ce que je lui dise : “J’ai besoin de jouir là, vraiment. Et ça ne vient pas. Je peux mettre du porno ?” Pour toute réponse, il prend son smartphone et m’encourage à choisir. Je ne sais pas si tu réalises la portée de ce geste : se branler devant du porno, l’acte le plus intime et le plus personnel qui soit, celui dont on parle mais qu’en général on ne partage avec personne... J’avais tellement confiance que j’ai choisi le seul qui me fait venir à chaque fois, le tout premier que j’ai regardé à l’âge de treize ans. Une antiquité de 1991, *Curse of the Cat Woman*. Pour une scène notamment : Zara Whites en train de se déshabiller et de se caresser devant six ou sept hommes qui se branlent en cercle autour d’elle, sans jamais la toucher... Rien que les premières images auraient dû me faire partir, mais... non. En fait, à ce moment-là, je suis tellement perchée, coincée dans une boucle d’endorphines, le cerveau carbonisé, que tout ce que je peux implorer c’est : “Il faut qu’on baise, ou je ne vais pas m’en sortir”, en le voyant de nouveau bander et se branler à côté de moi. Il s’allonge sur le dos, enfle une capote et d’un coup d’index m’invite à le chevaucher. Nous sommes détremés, les draps deviennent un rivage léché par la montée des eaux. Il s’accroche aux barreaux du lit, pendant que je remonte inlassablement sur sa queue, je pense qu’on va en mourir d’épuisement, mon clitoris frotte sur son ventre mouillé de sueur, je le regarde qui

se laisse baiser et me scrute intensément, ses pupilles sont si dilatées que c'est un abîme.

« Je ne sais pas pourquoi ce qui est arrivé ensuite est arrivé. J'ai tendu la main vers le tiroir de la table de chevet. Il y a là toute mon artillerie, menottes, godes, lub... J'en sors un foulard que je noue trois fois par le milieu pour réaliser un bâillon que je loge entre ses dents et plaque à deux mains les extrémités sur le matelas. Je tiens si fort qu'il peut à peine bouger la tête. J'ondule sur sa queue, me penche sur lui pour lécher ses lèvres. J'avale son souffle filtré par le tissu... Il part tellement qu'entre ses paupières mi-closes, c'est le blanc de ses yeux que je distingue. Il gémit... si fort. Pourquoi vous ne gémissiez jamais ? Pourquoi les hommes se laissent-ils si peu aller à ça ? Je me suis toujours demandé si c'était une différence biologique entre les sexes. Bon sang, c'est tellement excitant quand vous faites autant de bruit qu'une femme... Le cerveau a inversé le message. Je lui lance : "T'aimerais que je te baise aussi ? Que je te baise *vraiment* ?" Et oui, il le voulait. Ce matin-là, j'ai eu un court-circuit cérébral qui a pris le dessus sur ma chatte. Je me suis dégagee et j'ai saisi un gode perlé en verre recourbé dans le tiroir. En dégageant le tissu, je lui redemande s'il veut que je lui prenne le cul. J'entends : "Oui. Fais-le ! Mets-le-moi !" Courbée entre ses cuisses, je lèche ses couilles, enduis mes doigts de lub pour préparer l'ouverture de son anus... Qui les aspire comme s'il n'attendait que ça. J'enfonce lentement le gode, presque sans effort. Allongé sur le dos, il écarte les cuisses, se raccroche aux barreaux. Ses gémissements se modifient. Plus affolés. Plus abandonnés. Comme s'ils venaient de loin... Il s'ouvre sous la poussée. "Tu aimes que je te baise le cul pendant que tu te branles ? Petit sodomite..." Il pousse un soupir. "Petit enulé..." Puis un soupir plus marqué, comme un sanglot de bonheur. Il me dira bien après que c'était la première fois qu'il vivait un orgasme où il voyait des couleurs. Un orgasme rouge, a-t-il précisé. "Tu m'aides à voir... quelque chose de plus lumineux."

– Comment tu arrives à te souvenir de tous ces détails ?

– Comment... ? La question, c'est plutôt pourquoi. Pourquoi, après toutes ces années, je suis encore hantée par ce qui est arrivé cet été-là. Pourquoi je cours après le fantôme de la fille que j'étais. Pourquoi il m'arrive parfois de pleurer la perte de ce jeune homme. Pourquoi j'ai toujours autant de mal à porter ce magnifique chapelet en argent et en perles noires.

– Pourquoi ça s'est arrêté, puisque ça se passait si bien ?

– Parce que la jeunesse est d'un égoïsme impitoyable... Il a fait sa rentrée universitaire. Il avait moins de temps. Il a rencontré d'autres filles. Il a fini par disparaître et ne plus répondre à mes appels ou mes messages. Et c'était une personnalité complexe, souvent rongée par un excès de lucidité, ou des accès de mélancolie contre lesquels je ne pouvais rien. Je pense qu'il m'a vraiment aimée, autant que je l'ai aimé. Mais il avait autre chose à vivre, et certainement pas les épaules ni le temps pour s'occuper du précipice qu'il avait ouvert en moi, encore moins chez une femme déjà installée dans la vie avec de moins en moins de choses à prouver. Et, à la réflexion, rien qu'en échangeant même brièvement nos rôles, je l'ai compris, bien que cela m'ait pris des années. La maîtrise, l'énergie, le contrôle que ça demande d'être la personne qui domine... ça m'a fait peur de toucher du doigt combien il était facile de ne pas savoir s'arrêter, peut-être d'aller trop loin et d'être incapable de gérer le cataclysme.

– Si tu acceptes de me faire confiance, je pourrai t'emmener très loin, tu sais. Nous ferons les choses bien, avec un contrat, nous choisirons nos *safewords*... C'est hyper important la communication, sinon on tombe très vite dans le *red flag* et la relation toxique et...

– Attends. Les contrats, le *safeword*, la communication... Ok, c'est très bien que tu veuilles m'amener sur ce terrain. Mais ce n'est pas de ça que je te parle. Il y a des choses qui ne s'apprennent pas dans les livres ou les ateliers sexpositif. Je vais te choquer,



mais le BDSM, c'est de la manipulation. On se laisse des indices, des détails, on entre dans la relation comme dans une forêt obscure dans laquelle on accepte de découvrir les balises au fur et à mesure. Tu sais pourquoi je ne fais pas de SM avec mon mari ? Parce que je ne triche jamais avec lui. C'est dans le SM que je m'autorise à n'être parfois que cette femelle qui jouit d'être scrutée, et poussée au-delà des limites de ce qu'elle croyait pouvoir endurer. Le jeune homme m'en a montré les prémices, il m'a fait comprendre que c'était possible. Après lui, il y a eu ceux dont les photos que tu as vues sont des bribes de ce que j'ai pu ou peux être... D'ailleurs, ce que je choisis de montrer en photo représente un fragment de la réalité. Certains souvenirs sont intenses et transcendants... Quand tu les as vécus, tes standards s'élèvent, tu refuses le mineur, le médiocre, c'est terrible de penser comme ça, et pourtant c'est vrai. Et bien que le jeune homme m'ait brisé le cœur, son souvenir est violent au point que, dans ma tête, il a toujours vingt ans, alors qu'aujourd'hui il a l'âge que tu as maintenant... C'est ça que je devais te raconter. Pour que tu comprennes d'où je viens. Qui je suis. Je t'ai posé la question par écrit. Je te la repose maintenant, et ce sera la dernière fois : penses-tu vraiment être à la hauteur ?